

Juristes, "psys" et autres représentants de forces occultes dans le traitement judiciaire des migrants et de leurs enfants

Tobie Nathan

Professeur de Psychologie Clinique et pathologique à l'Université de Paris VIII,
Directeur du Centre Georges Devereux - Centre Universitaire d'aide psychologique
aux familles migrantes, Rédacteur en chef de la *Nouvelle Revue d'Ethnopsychiatrie*. Vient de publier
en collaboration avec Lucien Hounkpatin "La Parole de la Forêt initiale" Edit. Odile Jacob 1996

Professions, objets, réseaux

Une personne se présente auprès d'un psychologue, d'un psychiatre, d'une assistante sociale, d'un éducateur.

Derrière chaque professionnel, se profile naturellement une profession - c'est-à-dire : des enseignants qui ont transmis des automatismes, des attitudes, une philosophie, et des écoles, des groupes d'appartenance, des hiérarchies... et puis aussi : des réseaux d'influence, de pouvoir, d'amitiés... et, je dois le dire, surtout : des réseaux d'objets ! Car, nous le savons bien, les réseaux sont toujours structurés autour d'objets... Quels objets, me demandera-t-on ? Des objets réels, d'abord - en Occident, avant tout des livres, c'est-à-dire des maisons d'édition, des éditeurs, des attachées de presse, des imprimeurs, des réseaux de distribution, des libraires et la grande presse, et la presse spécialisée, les critiques d'ouvrages qui dirigeront les lecteurs... etc... - mais aussi des médicaments - des laboratoires, des usines, des "techniques" de marketing, des chiffres d'affaire avec des zéros long comme le bras, des employés par dizaines de milliers... mais - peut-être surtout ! - des objets de pensée, des concepts¹ : la psyché, l'inconscient,

l'angoisse, la dépression... concepts-bannières sous lesquels se regroupent les réseaux, idées promues à force de stratégies complexes, diplomaties de "l'entrisme", conquêtes de fiefs et de bastions - "L'Université de Paris n... est de tendance "institut"... le service du Dr untel est de tendance APF... toute la stratégie de formation de la Protection Judiciaire de la Jeunesse est de tendance x...

Telle est bien la vie, reconnaissons le, de nos professions hybrides, complexes, fragiles que l'on pourrait désigner comme celles des "praticiens des sciences humaines".

Ainsi donc, une personne se présente-elle devant l'un d'entre nous et c'est en face d'un immense réseau qu'elle se trouve sou-

Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie*, Paris, Ed. de Minuit, 1991 : "Le philosophe est l'ami du concept, il est en puissance de concept. C'est dire que la philosophie n'est pas un simple art de former, d'inventer ou de fabriquer des concepts, car les concepts ne sont pas nécessairement des formes, des trouvailles ou des produits. La philosophie, plus rigoureusement, est la discipline qui consiste à créer des concepts". p. 10.

Reste tout de même à savoir si les concepts déployés par les sciences humaines - et aussi, bien sûr, lesquels parmi ceux produisant diverses pratiques - méritent le nom de "concepts". En tous cas, ils sont bien à l'origine d'une série de réseaux articulés entre eux et partant, comme une armée, à la conquête de pans entiers de la réalité sociale. C'est pourquoi je les nomme, *infra*, concepts-bannières.

¹ Pour la conception selon laquelle un concept est un objet créé et la fabrication des concepts l'activité principale des philosophes, Cf G. Deleuze, F.

dain placée, évidemment emportée par un profond sentiment de vertige que d'aucuns appellent... "transfert" ! Lorsque cette personne provient peu ou prou du même monde que nous, elle s'approprie des fragments du réseau... Et finit d'une manière ou d'une autre à dire :

"En France, nous disposons de la psychanalyse la plus proche de l'intuition freudienne... (c'est pas comme l'Amérique)... ou bien la plus humaine (c'est pas comme l'Argentine) ... ou bien la plus éthique (... c'est pas comme les pays de l'Est)"...

"Ça ne m'a pas guéri, bien sûr, mais ça m'a fait du bien ces sept années de rendez-vous hebdomadaires dans la pénombre d'un cabinet cosu du boulevard Saint-Germain... l'odeur de la cire sur les parquets dans la froidure des mercredi matin de décembre, ces tableaux sombres accrochés aux murs qui m'ont fait imaginer mille choses... une école de philosophie et de liberté individuelle... Socrate ressuscité..."

Ou bien encore :

"Grâce à leurs incessantes recherches, nos savants sont parvenus à démontrer que la dépression est bien une maladie comme les autres, un trouble chimique susceptible d'être corrigé"... etc...

Et, d'une manière ou d'une autre, le *nous* viendra prendre la place du *je* solitaire et malade. Et même si c'est à un emplacement périphérique, le Blanc finira toujours par s'intégrer dans l'un des réseaux des Blancs... Il tirera fierté, plaisir, compréhension intellectuelle de l'adhésion au grand-oeuvre de lumière, même s'il se pense dès lors condamné à jamais d'avoir raté un foutu jour de sa première année le délicat passage entre "l'oralité primaire cannibalique et l'expulsion paranoïde des mauvais objets internes..."

Car s'il se pense individu "unique et irremplaçable", s'il estime avoir retiré, non sans souffrance, une force singulière de l'expérience ascétique consistant à étendre sa responsabilité personnelle aux sauvages pulsions inconscientes qui bouillonnent dans ses étages inférieurs, c'est surtout d'être venu rejoindre un groupe... Analysé, certes mais désormais lacanien obscur, recherchant dans les méandres de couloirs poussiéreux les

semblables blottis autour d'une même lumière...

Le Blanc psychanalysé, psychothérapisé, assistant-socialisé, éducateurisé... oserais-je dire ... pasteurisé²... vit une solitude fière de se reconnaître au sein d'une foule d'autres solitudes... s'il renonce aux illusions, à la "toute puissance de ses pensées infantiles", s'il accepte les interdits oedipiens, c'est pour venir rejoindre un groupe d'élus qui l'ont seulement précédé de quelques longueurs dans l'illumination rédemptrice...

Pour le Blanc ? Peut-être... Mais pour l'autre ? Pour ce Marocain, évidemment musulman, arrière petit-fils d'un Marabout berbère dont les pèlerins viennent encore honorer le tombeau des quatre coins du pays... celui là dont les grands-mères, la mère, la femme, les soeurs connaissent tous les secrets de la cuisine d'amour - les herbes à introduire dans la sauce afin de rendre son épouse encore plus désirable à ses yeux ; ces encens qui lui feront perdre toute vitalité en présence d'une étrangère... lui aussi est inscrit dans une multitude de réseaux... aux carrefours desquels vous trouverez des *imams*, des *cheikhs*, des *fkih* (guérisseurs traditionnels), des *chouafa* (voyantes)... Et ce *Bambara* du Mali, certes ouvrier de nettoyage consciencieux deux fois par jour entre 6 et 8 heures du matin et entre 19 et 23 heures... celui là s'est fait nommer, circoncire, initier, soigner par des *karamokos*, des *moris*, des *Bamanans*...

Et la dissymétrie devient criante lorsque ceux là se retrouvent face au professionnel occidental. Non pas que les réseaux des Blancs soient plus pertinents (c'est naturellement ce qu'ils prétendent), plus durs (comme on parle de "science dure") ou plus efficaces - comme chacun le sait cette efficacité se révèle souvent très relative dans nos disciplines - mais du simple fait que les mondes des autres se trouvent privés de tout représentant. En effet, nous trouvons d'un côté le professionnel blanc, représentant attiré et labellisé d'un réseau complexe aux ramifications innombrables invitant l'autre à une solitude infinie qu'il lui recommande en plus de désirer - la solitude de se concevoir être unique, monade psychiquement structurée, porte-parole singulier de lois universelles - et cette

² ... au moins en hommage au remarquable travail de Bruno Latour sur Pasteur...

solitude ne se nourrit même pas de s'alimenter aux mêmes ancêtres théoriques, à une même source philosophique... Solitude brute, solitude de l'être coupé de ses univers, de ses divinités, de ses cultes, de ses morts... Solitude d'un homme nu, d'un "enfant sauvage"... solitude quasi animale...

"Qui êtes-vous"? n'ose pas demander le Noir...

Et l'esquive consiste à ne pas répondre la seule phrase qui ne serait pas un mensonge: "Je suis le représentant local de la tendance néo-hégélienne de la troisième scission des psychanalystes du quatrième groupe"... celle de 1988...³

Car l'autre, le *Bambara*, ne pourrait même pas se présenter: "Et moi, j'appartiens à la seconde génération de l'immigration à Konakri des *Malinké* de Kita... précisément de la famille qui a été chargée d'ensevelir le *boli* dans la forêt sacrée". Lui ne peut pas se présenter car habituellement, ceux qui ont à le connaître devinent son origine... à la façon de se tenir, de prononcer le *bambara*, et surtout il n'est en aucune manière un représentant... lui qui, la plupart du temps, n'a été investi d'aucune autorité pour étaler les offrandes, honorer les divinités, pour "traiter" les morts, pour rendre leur culte aux ancêtres...

Dans son monde, en effet, tout comme dans le nôtre, certaines catégories de personnes sont habilitées à entrer publiquement en relation avec les forces vives du groupe. Les *Bamanans* entretiennent commerce, pour le compte du groupe, avec les puissances de la brousse et avec les fétiches, les *karamokos* et les *Moris* avec le dieu de l'Islam et les *griots*, les "hommes de parole", avec la parole publique, celle qui apaise et celle qui déclare la guerre, celle qui guérit et celle qui maudit, celle du jour, lumineuse et chantée au rythme lancinant de la *cora* et celle de la nuit, murmurée dans le trou des arbres par le maître-chasseur. Lors des cérémonies, qu'elles soient publiques ou privées, le *hron*,

³ Je parodie ici Bruno Latour

l'"homme libre" commandite à voix basse au *griot* la parole publique. Ainsi, les messages empreints de gravité, ceux des naissances, des mariages et des morts, ceux des départs et des retours et naturellement ceux du malheur et de la maladie, grâce aux *griots*, ne circulent-ils pas d'un individu à un autre mais d'une structure (famille, ethnie...) à une autre⁴.

Alors, sachant cela, qu'on ne vienne pas ici évoquer *le transfert*, *l'écoute* ou *l'empathie* ou je ne sais quelle autre idée aussi mystique que creuse. Quiconque s'adresse à l'individu seul en court-circuitant les représentants habilités de ses groupes de référence, des puissances et des objets qui les animent; quiconque prétend

comprendre la personne, "reconnaître le sujet", "écouter son désir" vient en fait interdire la parole aux représentants des puissances de son groupe.

Si le Blanc "*wasp*" peut à la fin du traitement reconnaître en son thérapeute le représentant du groupe auquel il rêve d'adhérer, auquel le mouvement thérapeutique l'a lentement contraint à désirer l'affiliation, "*l'autre*", en revanche, le Marocain, le *Bambara*, ne peut que ressentir la cruelle absence de tout représentant autorisé de ses groupes de référence.

Une fois la question posée ainsi, l'appartenance ou l'identité ethnique⁵ ou culturelle se révèle un faux problème ou plutôt un problème mal posé. Comme je viens de l'expliquer, l'appartenance à un univers n'est

⁴ Cf les remarques d'Ismaël Maïga dans S. de Pury-Toumi, Cl. Mesmin, T. Nathan: *Rapport de recherche: Du rôle des entretiens en langue maternelle dans l'interaction avec les familles migrantes et notamment de leurs bénéfiques dans l'insertion scolaire et sociale des enfants et des adolescents*. Recherche MIRE/DEP, Convention N° 93235, septembre 1995.

⁵ Cf G. Devereux, *Essais d'ethnopsychiatrie général*, Paris, Gallimard, 1970 et surtout *Ethnopsychanalyse complémentaire*, Paris, Flammarion, 1972, le chapitre intitulé "l'identité ethnique, ses bases logiques et ses dysfonctions".

jamais une donnée de fait ; il ne s'agit en aucune manière d'identifier le "membre d'une classe logique" - et qui donc aurait distribué l'ensemble des classes logiques⁶ ? Et qui donc aurait distribué les critères d'appartenance ? En réalité, il s'agit toujours de problèmes dynamiques d'articulations entre une multiplicité de réseaux. Exemple : prenons le groupe *bambara* ; il semble que le nom soit une déformation française du mot *bamanán*. Lorsqu'on demande à un *bambara* la langue qu'il parle, il répond en français : le *bambara* et dans sa langue : le *bamanán*. Mais la langue *bambara* est une dérive peu distante du *malinké* et du *manding*. Tout le monde semble s'accorder sur le fait que la langue originaire serait le *manding*. Mais en langue *manding*, *bamanán* signifie "insoumis". On raconte que lors de la constitution de l'empire *manding*, sous la férule de Sundjata Keïta, un groupe a refusé de se soumettre à l'Islam et a scissionné du grand groupe sous la désignation *bamanán*. "Insoumis" ? Or, en arabe, *islam* signifie "soumets toi". Le Coran explique même que lorsque Abraham est venu confier à son fils Ismaël que Dieu lui avait demandé de le sacrifier, le fils aurait répondu au père : "*islam* !" - "soumets toi". Etant donné que, de nos jours, la grande majorité des *Bambaras* est musulmane, désigner leur propre groupe sous le nom de non-"islam" - non-musulmans - et "d'insoumis" (à la religion musulmane) souligne bien en fait deux réalités distinctes. Par la première, ils rappellent un fait historique : nous sommes les *Bamanáns*, les descendants de ceux qui, insoumis à Sundjata, sont allés se réfugier dans la région de Ségou et de Bamako. La seconde réalité est soulignée par un autre sens du mot *bamanán*. Lorsqu'une personne est malade et que l'on a déjà épuisé les recettes familiales de plantes, incantations et fumigations diverses, on fera d'abord appel au guérisseur musulman, celui qui connaît "le livre" et sait fabriquer "les écritures". Celui là, on l'appelle *Mori* ou *karamoko*. Mais lorsque le musulman s'est révélé inefficace, parfois même concurremment, on ira consulter le *bamanán*, "l'insoumis", c'est-à-dire celui qui manipule les *boli* - les fétiches⁷. Ainsi, dans cette

seconde acception, *Bamanán* signifie le groupe de ceux qui font encore partie des réseaux structurés autour d'objets éminemment complexes et puissants : les *bolis*. Autrement dit, un *bamanán* est la personne qui, gravement malade, ne pourra être soignée que par les *bolis* de "l'insoumis", du *bamanán*, du féticheur⁸. La difficulté augmente encore du fait que cette définition est la seule qui respecte les formulations des *Bambaras* eux-mêmes qui, s'ils se reconnaissent dans plusieurs sortes de groupes - "Je suis musulman", "je suis marxiste", "je suis *manding*", "je suis malien", "je suis ingénieur des ponts et chaussées", changent totalement de formulation lorsqu'ils énoncent : "j'ai été guéri par le *bamanán*".

Un *Bambara* ne se définit donc pas par son adhésion de fait à une classe logique (le groupe abstrait des *Bambaras*) mais par le lien quasi viscéral qui l'unit au *bamanán*, manipulateur des *bolis*, les objets structurant les réseaux des *Bambaras*.

Un *Bambara* se définit par l'identification de son thérapeute le plus actif. Quoi de plus logique alors que de donner à ce thérapeute le nom du groupe tout entier : *Bamanán*.

Les migrants, les psys et le juge

Le problème de l'appartenance est naturellement plus aigu encore dans le cabinet du juge. On devine les magistrats obsédés par des questions telles que : "le *Bambara* comprend-il le sens de la loi que j'invoque ?" "La connaissait-il seulement ?" "Ne doit-on pas s'assurer que le justiciable est accessible à la sanction pénale ?" "Tous les *bambaras* ne relèveraient-ils pas, par principe, de l'article 64 ?" "La loi que je vais lui appliquer n'entre-t-elle pas en contradiction avec une loi *bambara* ?" "Ne relèverait-il pas d'une justice malienne... ou même coutumière ?" Et nous

paraître prochainement aux éditions *Les empêcheurs de penser en rond*.

⁸ La vie des *Bambaras* est truffée de récits où des malades se sont déplacés de thérapeute en thérapeute jusqu'à parvenir chez le *Bambara* qui, les ayant remis en connexion avec leur fétiche, leur a permis de guérir. De même se souvient-on que le président du Bénin, nouvellement élu a été longuement hospitalisé au Val de Grâce avant de retourner en brousse se faire soigner par les *vodúns* et, dit-on, guérir aussitôt.

⁶ Cf Amselle J.L., M'bokolo E., *Au coeur de l'ethnie. Ethnie, tribalisme et états en Afrique*. Paris, La découverte, 1985

⁷ Pour le sens du mot "fétiche", voir la discussion intéressante, complexe et problématique de Bruno Latour : "du culte moderne des dieux fétiches" à

réagissons avec sympathie au questionnement du magistrat car nous savons que entre le sujet et la peine, le juge a impérativement besoin de fabriquer du sens. Entre le crime et l'auteur du crime, le juge a besoin d'intercaler des motifs. C'est pourquoi les juges - tous les juges - sont si avides de psychologie et de psychiatrie.

Mais les juristes possèdent deux avantages sur les psychiatres et les psychologues dans le traitement des cas des migrants.

1) Ils pensent les lois qu'ils manipulent approximatives et modifiables alors que les "pys" les imaginent "lois de la nature", scientifiquement établies et donc immuables. Pour un juriste, il est facile d'imaginer une "loi bambara" alors que rien n'est plus difficile à un "psy" d'envisager l'existence d'une "psyché bambara".

2) Les juristes ont l'habitude de manipuler une vérité fabriquée, construite dans une confrontation avec un grand nombre de représentants d'intérêts divergents : procureurs, avocats, experts, travailleurs sociaux, etc... alors que les "pys" manient une vérité "en soi", une vérité naturelle et donc évacuent en général tout représentant de leur cabinet ou, lorsqu'ils l'introduisent néanmoins, le traitent en suspect.

Ainsi, dans les situations concernant les migrants qui impliquent la coopération des juristes et des "psy" nous nous trouvons devant un paradoxe : les juristes ont besoin, plus encore que dans les autres cas, du discours psychologique pour intercaler du sens entre le délit et les personnes. Alors que les "psy", de par leur mode habituel de fonctionnement, auront tendance à faire disparaître toute trace de "représentant" du groupe de l'autre et à se poser en tant que *thérapeute le plus actif* de la personne - c'est-à-dire : tenter de l'affilier.

Petite illustration clinique

Je le rencontre une première fois en prison lors d'une expertise. Quatorze ans, les yeux clairs, le visage totalement lisse, la démarche somnolente, Bachir a l'air de ne m'apercevoir qu'au travers d'un nuage de préoccupations confuses.

Il a planté un homme au couteau.

Il ne sait pas pourquoi. Il s'est un peu énervé. Il n'était pas tout seul ; il y avait les autres, aussi. Ils y ont participé, aussi... Les policiers l'ont gardé deux jours en garde à vue avant qu'il n'avoue. Des cinq jeunes, c'est lui qui a tenu le plus longtemps.

Et le mort, il y pense ?

Oui, un peu, quelquefois...

J'ose à peine lui demander... mais comment il s'explique cet événement ? J'attends... Rien...!

Je pense : "à quoi bon lui poser des questions ? De quelles forces qui le traversent peut-il témoigner ?

Bachir est né en France, second garçon d'un père marocain et d'une mère portugaise. Le père souhaitait donner son prénom à son aîné mais il a finalement décidé de lui en attribuer un autre. C'est ainsi que Bachir se nomme Bachir...

A l'âge de deux ans, le père l'a ramené au Maroc, l'a confié à sa propre tante. Là, Bachir est devenu un petit Marocain, parlant l'arabe, appelant sa grande tante maman et son mari papa. A l'âge de six ans, son père est venu le récupérer. Il a littéralement dû le kidnapper. Bachir ne voulait pas entendre parler de repartir avec son père.

Depuis, il a grandi en France, souriant, discret, secret... il a oublié l'arabe, s'exprime très correctement en français, réussit plutôt bien dans ses études.

Et voilà ! Quels autres éléments pour établir une expertise ? Comment transmettre au juge des motifs, comment l'aider à fabriquer du sens à propos de Bachir ?

A partir de son propre discours, je ne peux disposer que de descriptions comportementales. Il a été séparé une première fois de sa mère nourricière à l'âge de deux ans et de sa nourrice à l'âge de sept ans. Il a deux fois changé de langue. Vais-je m'appuyer sur des attitudes, des comportements ? Vais-je en profiter pour y intercaler mes propres théories ? Puis-je honnêtement me baser sur son humeur, ses gestes, son comportement durant l'entretien que j'ai avec lui ? Puis-je leur

attribuer une autre durée que celle de l'entretien. Comment décider si elles ne sont pas simplement réactionnelles à ma présence - voire à ma personnalité ?

Le destin a voulu que, plusieurs mois plus tard, une libération provisoire me permette de recevoir Bachir avec ses parents pour une longue consultation d'ethnopsychiatrie⁹.

Le jeune homme s'assoit près de son père, un homme d'une quarantaine d'années, visiblement tourmenté. Lorsque nous nous mettons à parler des choses anciennes, celles du pays, Bachir se tait et regarde son père avec de grands yeux.

Il font partie d'une famille maraboutique ancienne, d'origine berbère. Le père est le seul d'une fratrie de huit enfants à avoir émigré. Il a épousé la mère de Bachir, une orpheline portugaise, elle aussi en errance après avoir été placée comme servante dans diverses familles.

Le père raconte que lui-même n'est pas pratiquant mais il me semble vite qu'il entretient une relation particulière et privilégiée avec Dieu.

Parce qu'il était très turbulent, le père a été confié à l'adolescence à un internat religieux musulman très sévère. Un jour, il a été pris en faute, a été attaché et suspendu par les pieds devant les autres avant d'être longuement bastonné. C'est après cela qu'il a pris la fuite. Après avoir occupé quelques petits emplois dans des cafés et des hôtels, il a décidé, à l'âge de dix-sept ans de partir tenter sa chance en France.

L'idée semblait être qu'il occupait une place particulière aux yeux de Dieu et qu'il ne méritait pas le traitement qu'il avait reçu.

Bientôt il raconte que les turbulences de l'adolescence avait été précédées par deux événements exceptionnels :

1) à l'âge de deux ans, il était gravement tombé malade et on le donnait pour mort. Un *taleb* avait préconisé à la mère de partir faire

un pèlerinage, à un sanctuaire situé à une centaine de kilomètres de là et de s'y rendre à pied, portant l'enfant sur ses épaules. Dans la famille, tout le monde a admis que c'est ce traitement qui lui a sauvé la vie.

2) Aux alentours de sa septième année, il faisait constamment des cauchemars où il voyait surgir en pleine nuit le même homme vêtu de blanc.

3) Aujourd'hui, il ne se passe pas une seule nuit sans qu'une sorte de paralysie s'abatte sur lui en plein rêve. Il se réveille alors, les yeux écarquillés et reste durant une demi-heure saisi dans son lit. Après quoi, il doit se lever et ne parvient à se rendormir qu'après un long moment de perplexité. Il sait parfaitement comment nommer cette manifestation *aboughetat* - littéralement : "le père de la couverture". L'idée sous-jacente étant naturellement qu'une force surnaturelle - Dieu ou l'un de ses envoyés - se manifeste auprès de lui comme Gabriel le fit autrefois auprès du prophète : en l'étouffant...

C'est à ce moment seulement que Bachir parlera à son tour. Il dira que lui même, dans ses rêves, se voit ralenti au point qu'il ne peut presque plus avancer... au point d'être presque paralysé.

Nous venons de faire apparaître la force vive - *Aboughetat* - ses représentants potentiels - les *Talebs*, *Cheikhs*, *Fkihs* susceptibles de la gérer. En d'autres mots : les professionnels mandatés par le groupe pour gérer les liens avec cette puissance.

Reste seulement à en informer Bachir et son père.

Nous lui demandons :

"Quel jour est né Bachir ?"

"Un vendredi ! Je m'en souviens très bien ! D'ailleurs mes deux enfants sont nés un vendredi !"

Nous lui demandons à quelle heure.

A midi, répond-il !

Nous lui disons alors qu'il lui faut de toute urgence faire une visite (*ziara*) au sanctuaire durant laquelle il promettra une offrande au nom de Bachir.

⁹ Pour la description des principes techniques de la consultation d'ethnopsychiatrie, CF T. Nathan, *Fier de n'avoir ni pays ni amis, quelle sottise c'était... Principes d'ethnopsychanalyse*. Editions de la Pensée Sauvage, Grenoble, 180 p., 1993.

Une cothérapeute dit :

"J'ai le sentiment que Bachir est plus vieux que son père..."

Une autre ajoute :

Ou bien qu'il a été envoyé à son père parce qu'il n'avait pas su recevoir les messages que lui avait adressé les puissances cachées...

Gageons que Bachir est dès lors devenu récupérable... D'ailleurs, les adjectifs que lui attribuaient régulièrement les professionnels deviennent soudain inadaptés. On n'arrive plus à le penser "psychopathe, prépsychotique, immature..." Un autre réseau de signification vient brutalement de se révéler à nos yeux. Un réseau dont pourra d'ailleurs se servir le juge.

Et par quel miracle ?

Simplement du fait que l'on vient de convoquer les représentants de son groupe et, de ce fait même, dans un mouvement dynamique très intense, de lui reconnaître une appartenance.

Quelques remarques théoriques et techniques pour conclure

Puisqu'il nous faut à tout prix faire apparaître le mandataire du groupe, il est indispensable que la séance se déroule pour sa plus grande part dans la langue du patient et selon ses manières de faire¹⁰, il est tout aussi indispensable que le point nodal du traitement du patient soit la compréhension de sa plainte selon la logique et les objets des thérapeutes de son groupe -seuls représentants réels des concepts d'un univers donné.

Ainsi sommes nous dans l'obligation de décrire le palabre thérapeutique comme une communication de groupe à groupe, de représentant à représentant, seul moyen d'éviter la condescendance sadique des militants du "bien médical distribué à tous".

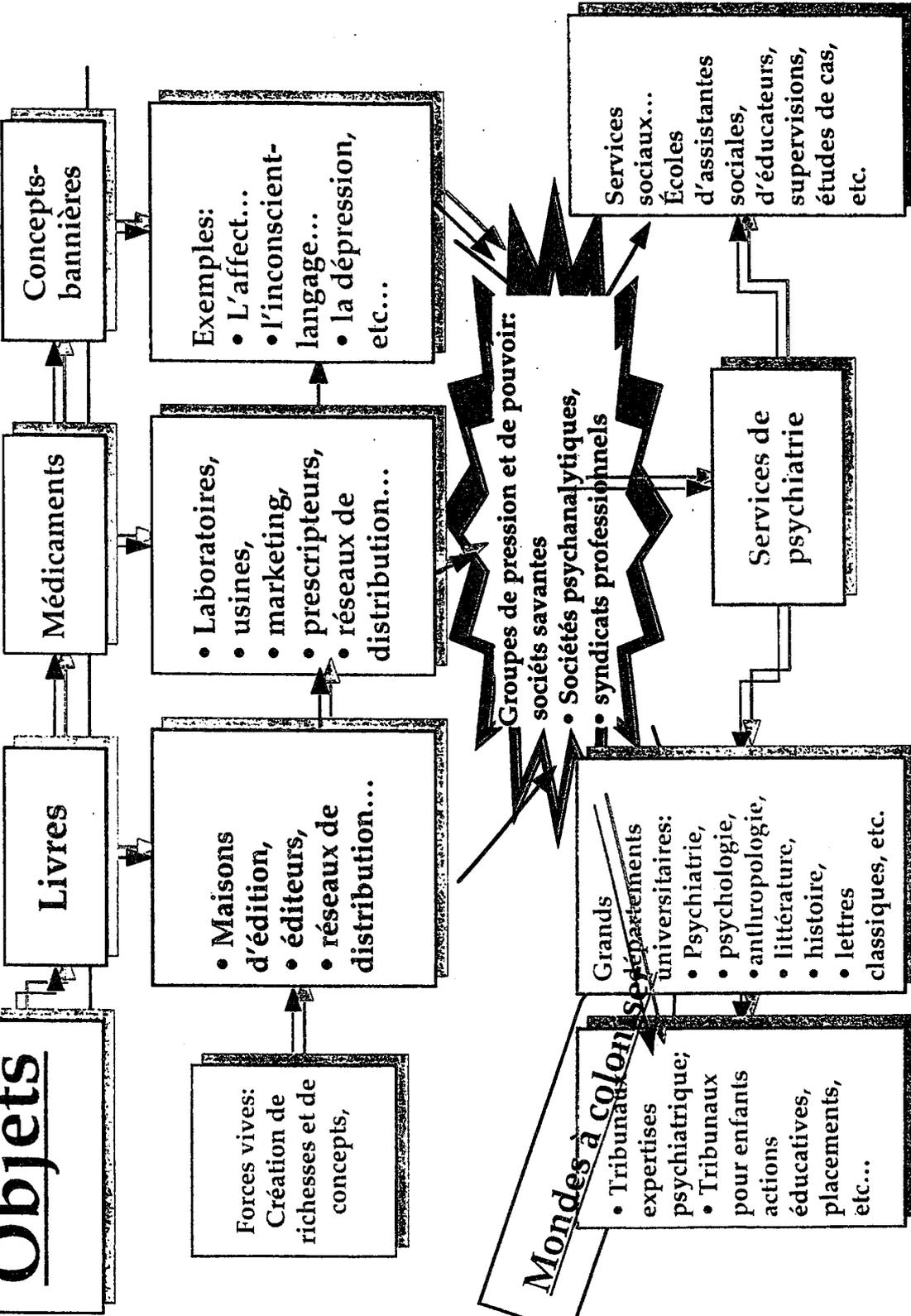
Que dire alors de notre métier sinon qu'on se retrouve à une place déjà connue des professionnels de l'intermonde, celle dont Isabelle Stengers a si bien su retrouver la nature, en décrire l'inconfort mais aussi la grandeur, celle du diplomate¹¹.

S'il existait une morale de notre profession, elle devrait nous interdire - je dis bien : interdire ! - *de penser le migrant en souffrance hors son groupe*. Le rapport de force est alors bien trop injuste ! Un réseau, structuré, organisé, équipé, armé jusqu'aux dents d'un côté et un individu seul en face qui ne dispose pas du dernier moyen de s'intégrer au réseau même en une niche isolée... Il suffit de comprendre que devant un cas donné, l'interlocuteur n'est pas la personne, mais le groupe, puisque nous sommes nous-mêmes un groupe ! Pas le groupe, mais ses représentants puisque nous-mêmes ne sommes pas autre chose que des représentants...

¹⁰ Cf Tobie Nathan, *L'influence qui guérit*. Paris, Odile Jacob, 1994

¹¹ Isabelle Stengers, dans un ouvrage à paraître sous le titre probable de *Ecologie des pratiques* en 1996.

Objets



Forces vives:
Création de richesses et de concepts,

Maisons d'édition, éditeurs, réseaux de distribution...

Laboratoires, usines, marketing, prescripteurs, réseaux de distribution...

Exemples:
• L'affect...
• l'inconscient, langage...
• la dépression, etc...

Groupes de pression et de pouvoir:
sociétés savantes
• Sociétés psychanalytiques,
• syndicats professionnels

Grands départements universitaires:
• Psychiatrie,
• psychologie,
• anthropologie,
• littérature,
• histoire,
• lettres classiques, etc.

Mondes à coloniser
• Tribunaux expertises psychiatrique;
• Tribunaux pour enfants actions éducatives, placements, etc...

Services de psychiatrie

Services sociaux...
Écoles d'assistantes sociales, d'éducateurs, supervisions, études de cas, etc.



Kitabe (Coran)

Boli (fétiches)

Réseaux

Fondation de l'empire
manding
Groupe d'insoumis à
Sundjata Keïta

Cultes aux fétiches
Initiation des jeunes gens
Sociétés de chasseurs

Dénomination

Islam: "Soumets-toj"
Bamanan: "insoumis

Bamanan: "féticheur"
Guérisseur manipulateur
de bolis

Personnes

Karamokos, Moris

Bamanans

Karamokos initiés aux bolis
Bamanans initiés au maniement
des amulettes